

LA PARABOLE DES TALENTS

(SECOND DISCOURS.)

LES SERVITEURS A L'ŒUVRE

Or celui qui avait reçu cinq talents s'en alla et en trafiqua, et il gagna cinq autres talents; de même, celui qui en avait reçu deux en gagna aussi deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un s'en alla et creusa dans la terre et y cacha l'argent de son maître.

(MATTH. XXV, 16-18.)

Le Maître est parti et les serviteurs sont à l'œuvre. Nous allons étudier aujourd'hui l'exemple qu'ils nous donnent. Mais, dès l'entrée de ce sujet, je dois signaler à votre attention cet éloge du travail et de l'industrie humaine que je recueille

en passant sur les lèvres de Jésus-Christ. J'aime à le constater parce que j'y vois la réfutation d'attaques assez spécieuses dont l'Évangile est l'objet aujourd'hui et qui ne trouvent que trop d'échos dans un siècle qui a vu tout à la fois, et par un étrange contraste, l'apothéose du travail dans ses Expositions universelles, et la canonisation de la mendicité faite en la personne de saint Labre par la cour de Rome. Vous savez avec quelle habileté les adversaires du christianisme affectent de ne saisir qu'un de ses côtés pour le discréditer. Or, dans l'enseignement de Jésus-Christ, il y a cette admirable exhortation à la confiance en la Providence divine, cet exemple tiré des lis des champs et des oiseaux de l'air que Dieu vêtit et qu'il nourrit. C'est de cet enseignement qu'on s'empare, et l'on dit : « Contemplation sublime, touchante poésie, mais rêverie impuissante, inintelligence des conditions de la société moderne, attente quiétiste et stérile du royaume de Dieu ! » Eh bien, ici, convenez-en de bonne foi, il y a autre chose, et l'on pourrait, sans rien forcer, y voir la recommandation faite en passant du travail et de l'épargne, c'est-à-dire des deux leviers de toute la civilisation moderne, de ces deux puissances dont Franklin écrivait : « Si un homme vous dit

qu'on peut s'enrichir autrement que par le travail et l'économie, ne l'écoutez pas, c'est un empoisonneur.» Quelle est la conclusion que j'en tire, et que j'ai le droit d'en tirer? C'est que l'Évangile n'est pas l'une de ces doctrines sectaires qui ne voient qu'une des faces de la vie humaine; il la voit tout entière, il répond à toutes les aspirations de notre nature; il bénit le travail et la famille, il répète en la sanctifiant la loi première : « Croissez, multipliez, soumettez-vous la terre. » Mais il dit aussi à l'homme : « Enfant du ciel, songe à ta destinée éternelle; quand tu as longtemps arrêté tes regards sur la terre que tu dois soumettre, relève-les et porte-les vers ta patrie d'en haut; fais succéder le jour du sabbat, du repos et de la prière à la fiévreuse activité des six autres; arrache-toi à cette matière que tu dois vaincre, de peur qu'elle ne t'enveloppe, qu'elle ne te paralyse et qu'en croyant triompher d'elle tu ne meures à la vraie vie; arrête le bruit étourdissant de tes machines pour écouter le cantique que la nature qui adore et les enfants de la famille humaine qui savent adorer font monter en ce jour jusqu'à Dieu, et que la voix de tous s'y joigne, surtout celle des pauvres que Jésus aimait, et que le petit enfant de nos manufactures, courbé et pâli sous un travail pré-

coce, au milieu de ces machines dont il n'est plus qu'un rouge vivant, ait son repos aussi, de peur qu'il n'oublie, ô tristesse, qu'il y a des forêts au vert feuillage, des oiseaux qui chantent sur les rameaux en fleurs et dans les profondeurs des cieux le regard de son Père céleste qui le voit et le bénit. »

Ainsi l'Évangile répond à tous les besoins de notre nature. S'il nous assure le repos nécessaire à la vie supérieure, ce n'est pas qu'il condamne la loi du travail; j'ai dit qu'il l'avait rétablie, et nous ne pouvons oublier ici que le travail des mains que les Grecs et les Romains abandonnaient aux esclaves en le marquant d'un nom méprisant est, depuis Jésus-Christ, honoré par les lois et pratiqué par des hommes libres. Aujourd'hui même, certains adulateurs du peuple affectent de ne donner le nom de travail qu'à l'activité manuelle et celui de travailleurs qu'à une seule classe d'hommes. Grossière et menteuse flatterie qui tendrait à transformer tous les autres en parasites ! Comme si le travail de l'intelligence n'égalait pas celui des bras, comme si l'architecte qui manie le compas valait moins que le manœuvre maniant la truelle, comme si l'ingénieur courbé sur ses plans connaissait moins le labeur que le chauffeur ou le mécanicien, comme si les calculs, les études profondes

qui préparent une grande entreprise coûtaient moins d'efforts et souvent d'angoisses que les dix ou douze heures passées chaque jour à l'atelier!

C'est cette grande loi du travail que l'Évangile affirme ici dans l'exemple de ces deux hommes doublant les talents qu'ils ont reçus. Le premier don de Dieu s'est multiplié entre leurs mains habiles et fidèles. Nous touchons ici, mes frères, à ce qu'on peut appeler une des prérogatives par excellence de l'humanité. Il y a aujourd'hui, vous ne l'ignorez pas, une école qui se plaît à diminuer la distance qui sépare l'homme de l'animal, soit en rabaisant le premier, soit en exagérant les aptitudes du second. Vous devinez assez le malin plaisir que l'on trouve à attaquer ainsi le christianisme, à mortifier ce qu'on appelle les ambitions orgueilleuses de l'homme, ses espérances immortelles, et à lui prouver que sa prétendue liberté morale n'est après tout qu'une illusion. L'argument n'est pas nouveau; nous savons, par Origène, que Celse, au second siècle, s'amusaient déjà à en faire une arme contre le christianisme. L'école dont je parle se plaît à rassembler toutes les preuves qui établissent, d'après elle, que l'intelligence de l'animal ne diffère que par des degrés de celle de l'homme. Elle oublie que jamais jusqu'ici

le sentiment ni le besoin du progrès n'a paru dans l'animalité. Les espèces que l'on nous cite avec complaisance, l'abeille, le castor, le singe, la fourmi, n'ont jamais sur un point quelconque modifié leurs habitudes ni ajouté quoi que ce soit à ce qu'on pourrait appeler leur premier fonds. L'homme seul augmente et multiplie ce qu'il a reçu de Dieu, seul avec un talent il en obtient deux, avec cinq talents dix : seul il progresse, seul il projette le rayonnement de son activité dans des domaines infinis : nul ne peut lui fixer de limites, il est bien fait pour la perfection, pour la vocation sublime et sans terme que lui assigne l'Évangile. Non, l'Évangile ne rétrécit pas la vie humaine. Jeunes gens qui m'écoutez, ne vous laissez pas prendre à ce misérable sophisme. L'Évangile est vie et puissance, il est fécondité ; ce sont les doctrines matérialistes qu'on lui oppose aujourd'hui qui nous enferment dans un cercle fatal et toujours plus rétréci ; la foi chrétienne, c'est le levain qui fermente, c'est l'expansion infinie de l'âme humaine, c'est l'intelligence aspirant à la vérité tout entière, c'est le cœur demandant un amour aussi profond que ses désirs, c'est la conscience s'éprenant de la sainteté, c'est l'homme se multipliant, si je puis dire, dans toutes les direc-

tions, poursuivant l'idéal, non pas comme le philosophe qui n'y voit qu'un décevant mirage derrière lequel il n'y a rien de réel, mais répondant au contraire à la voix de Celui qui ne peut pas mentir et qui nous dit : « Cherchez et vous trouverez, demandez et il vous sera donné, heurtez et on vous ouvrira ; » c'est l'homme cherchant, demandant, travaillant et voyant enfin son travail fructueux, son activité bénie, sa vie s'épanouissant toujours plus riche et féconde au sein du Dieu d'amour et de vérité.

Maintenant que nous avons reconnu cette grande loi du travail imposée à tous par l'Évangile, serrons de près notre texte. Quelle est la nature de ce travail, de cette industrie des deux serviteurs fidèles, par laquelle leurs talents vont se multipliant entre leurs mains ? Faut-il entendre par là simplement la mise en activité des dons naturels, de la force physique, de l'intelligence, des ressources matérielles que tout homme apporte en ce monde, et Jésus aurait-il voulu simplement, comme le prétend le rationalisme vulgaire, donner ici un enseignement d'ordre, d'économie, de bonne entente de la vie humaine, ainsi que l'aurait pu faire quelque rabbin juif qui aurait jugé, chose étrange, que ses compatriotes n'avaient pas l'esprit

assez éveillé sur ce point, et qu'il fallait leur inculquer l'esprit de calcul et ce qu'on pourrait appeler le génie des affaires ?

Une telle explication fait sourire. L'ancienne Eglise ne l'admettait pas. Par les talents dont il est parlé ici, elle entendait plus volontiers les grâces purement spirituelles que Jésus, chef de l'Eglise, départit à tous ses membres, mais d'une manière inégale, donnant par exemple à Paul l'intelligence hardie et rapide, l'activité conquérante; à Pierre l'élan intuitif du cœur, l'initiative résolue; à Jean la contemplation sublime et profonde; d'après cette interprétation, plusieurs Pères concluaient que le serviteur infidèle c'était Judas l'Iscariot, jaloux de la prééminence de ses collègues dans l'apostolat et cachant son trésor dans le sol ingrat et dur de son cœur aigri et révolté. Cette seconde explication vaut infiniment mieux que la première, et cependant elle est insuffisante aussi : la parabole a un sens plus large. Les talents désignent tous les dons qui nous viennent de Dieu, dons spirituels et dons naturels, grâces de l'âme ou bienfaits temporels. Tous peuvent être sanctifiés, tous peuvent être consacrés à Dieu, tous peuvent se multiplier entre des mains chrétiennes. Il va sans dire que l'activité des serviteurs doit être religieuse

dans son principe, et que Jésus n'a pas voulu enseigner à ses disciples comment on fait fortune avec de l'épargne et de l'industrie, mais il est évident aussi à nos yeux qu'en parlant des talents qu'il faut multiplier, il n'a voulu exclure aucune des facultés de l'âme, aucune des aptitudes de l'être humain, aucun des dons de la nature, aucune des sphères de l'activité terrestre dans lesquelles se meut l'humanité.

J'insiste sur ce point et vous allez comprendre pourquoi. L'antiquité païenne tout entière est comme pénétrée d'une distinction qu'ignorait le judaïsme, que le christianisme naissant n'a pas connue, mais qui depuis a conquis droit de cité dans l'Eglise : c'est la distinction entre le profane et le sacré. Le profane, c'est ce qui se rapporte aux hommes et à la vie présente ; le sacré, c'est ce qui se rapporte à Dieu. Profanes, le foyer domestique, l'outil du travailleur, les recherches du savant, la vie civile tout entière ; sacrés, le temple, l'autel, le prêtre, les rites et les cérémonies. Je dis que le judaïsme n'a pas connu cette distinction, car s'il a un lieu saint, des prêtres et les cérémonies solennelles de son culte, il a soin de rappeler qu'Israël tout entier est consacré à Dieu et vraiment prêtre, que toute la vie doit être un culte, que toute maison

doit être un sanctuaire. Qu'est-ce donc après tout que ces prescriptions minutieuses des livres de Moïse, embrassant tous les actes de la vie sociale et individuelle de l'enfant d'Israël, écrivant sur les poteaux de ses portes et sur ses vêtements la loi de Dieu, si ce n'est l'expression familière et sublime de ce fait que Dieu est le roi auquel tout se rapporte, le Dieu qui préside à la vie tout entière, au berceau comme à la tombe, et qui doit partout avoir la première place?

Mais c'est dans l'Évangile surtout que cette vieille distinction disparaît. Pourriez-vous me dire ce qui est profane aux yeux de Jésus? Les ascètes de son temps regardaient comme tel le mariage : Jésus commence son ministère public aux noces de Cana. D'autres maudissaient la nature. C'est elle qui sert de cadre et d'illustration charmante à ses merveilleux enseignements. Les docteurs enseignaient dans le temple. Jésus parle dans une barque ou assis sur la margelle du puits de Jacob ; il enseigne même, ô scandale, à la table d'un péager ; et quand les pharisiens lui disent : « Cesse d'agir et de bénir, car le sabbat a commencé, » quand ces hypocrites s'emparent de la sainteté du septième jour pour fermer la bouche du Saint et du Juste, le Christ leur répond par ces paroles sim-

ples et sublimes dans lesquelles je vois resplendir sa divinité mieux que dans le symbole d'Athanasie : « Mon Père agit continuellement et moi j'agis aussi. » (Jean V, 17.) Aux yeux de Jésus, tout peut et doit devenir sacré, et c'est en entrant directement dans la pensée du Maître que saint Paul écrit ces mots d'une familiarité si hardie : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu. » (1 Cor. X, 31.)

La vie tout entière pénétrée d'un même principe et rapportant à Dieu tous ses actes, voilà l'idéal moral auquel nous devons tendre. Combien nous en sommes loin ! La vieille distinction païenne entre le profane et le sacré a fait invasion dans l'Eglise chrétienne et y règne presque sans contestation. Chez la plupart d'entre nous, il y a deux vies juxtaposées qui se côtoient sans se pénétrer. L'une appartient à Dieu, l'autre au monde. Qu'est-ce donc quand la séparation va jusqu'à la plus flagrante contradiction !

Voyez, par exemple, cet homme qui vient de prêter son nom et son influence à des entreprises mauvaises, à des spéculations véreuses, cet homme dont la fortune toujours croissante s'alimente à des sources inavouables ; je ne serais point surpris

si, le dimanche venu, il endossait une autre conscience et s'il édifiait le public par ses correctes habitudes. Le parlement anglais a retenti naguère du scandale produit par la dénonciation courageuse d'une série de forfaits froidement accomplis (1) : des négociants assuraient à des prix très-élevés de vieux vaisseaux, presque pourris, incapables de résister à la tempête ; ils les envoyaient ensuite au loin, avec la secrète espérance de leur destruction prochaine, c'est-à-dire de la mort des pauvres matelots qui composaient leurs équipages, et il a fallu que ces faits odieux, bien plus coupables que des assassinats pour lesquels on guillotine un homme, que ces faits accomplis avec une savante et diabolique préméditation se reproduisissent sur une vaste échelle, pour que la conscience anglaise ait enfin protesté. Eh bien, je dirai une chose : je la dirai sérieusement, sans aucune ironie. Je ne serais point surpris qu'en apprenant qu'un des vaisseaux assurés par eux venait de faire naufrage, plusieurs de ces honnêtes assassins n'eussent l'habitude de faire une offrande généreuse à quelque œuvre de religion ou de charité ; je dis que cela est probable, j'oserais dire que cela

(1) Affaire du *Plimsoll act*. Septembre 1875.

est certain, et qu'ils ont réussi à étourdir ainsi leur conscience. J'ajoute que si ces hommes avaient trouvé devant eux une religion commode qui leur enseignât qu'on peut expier ses fautes par certains actes, par certains sacrifices, par des fondations pieuses, ces hommes-là lui étaient gagnés d'avance parce qu'elle était faite pour eux. Eh! qu'ai-je besoin de sortir de notre pays et de choisir des exemples qui vous semblent extrêmes! Que d'actes de dévotion, que d'œuvres bruyantes, que de pèlerinages, que de pénitences extérieures dont la véritable cause est le malaise intérieur d'une conscience coupable que l'on veut rassurer à tout prix! On tient, comme on l'a dit, sa vie en partie double : d'un côté la part de Dieu, de l'autre celle du monde; d'un côté les émotions saintes, de l'autre les rêves insensés d'un cœur que le mal possède; d'un côté les aspirations supérieures, de l'autre les secrets désordres et les chutes honteuses. Parfois, le contraste devient si grand, si criant, la lutte intérieure est telle que la conscience épouvantée prend ses revanches. Alors, vous assistez à des explosions de zèle aveugle; telle femme se jette dans la piété comme hier elle se jetait dans le tourbillon du monde; on s'éprend des dévotions les plus extraordinaires, on les inventerait

même s'il le fallait; la religion simple, sérieuse, avec ses devoirs réguliers et monotones, ses œuvres sans faste, ce n'est plus cela qu'il faut; il faut des émotions, des surexcitations, des pratiques nouvelles, des provocations jetées au monde incrédule; on arbore la dernière dévotion aussi intrépidement qu'on arborait la dernière mode; le monde n'y perd rien, soyez-en sûrs. Hélas! ce serait plaisant s'il ne s'agissait pas ici de la religion de Jésus-Christ, publiquement discréditée et jetée en pâture aux railleries par ces exagérations folles que n'osent pas toujours combattre ceux qui devraient diriger ces âmes et qui se servent parfois de leur folie même pour l'accomplissement de leurs desseins et le triomphe de leur cause. Eh bien! dans tout cela, qu'est-ce qui a été fait pour Dieu? Qu'est-ce que Dieu demandait en premier lieu et par-dessus tout le reste? Le don de soi-même. L'a-t-on fait? Non, et c'est pour ne pas lui donner son cœur qu'on lui a donné pénitences, aumônes, sacrifices, expiations, tout en un mot, excepté ce qu'il demandait avant tout. Or, est-ce ces vies-là qu'on peut comparer à celles des serviteurs fidèles de la parabole? Est-ce ces œuvres-là qui ressemblent aux talents multipliés entre leurs mains? Ah! sans doute, ces œuvres pourront être comp-

tées et vantées, elles pourront être citées avec complaisance en face d'un cercueil et au milieu d'une foule émue; elles pourront être utiles et fécondes pour les malheureux que ces dons ont servi à abriter, à vêtir, à nourrir. Je demande seulement si elles ont profité à leurs auteurs, à ces âmes coupables et mondaines qui avaient mis en elles leur confiance, qui par elles croyaient avoir expié leurs fautes et mérité le ciel. Oui, si la grâce divine s'achète, si le pardon de Dieu est une marchandise, si le ciel est un lieu dont la porte s'ouvre, comme celle d'un théâtre, à celui qui peut en payer l'entrée. Non, si le ciel est un état, l'état d'un cœur qui aime, d'un cœur qui trouve Dieu et qui trouve en même temps le bonheur dans son éternelle communion. Telle vie qui, vue du dehors, semble riche et féconde, est en réalité pauvre et misérable, parce qu'il lui a manqué le point de départ sans lequel il n'y a pas de vie chrétienne : le don de soi-même à Dieu. Qu'est-ce qui fait la valeur d'une œuvre? C'est le sentiment qui l'inspire. Qu'est-ce qui fait qu'une œuvre est acceptée de Dieu? C'est l'amour qui en est le principe. Où cet amour a manqué, que vaudra l'œuvre aux yeux de Celui qu'on ne trompe point? Hélas! multipliez le néant par mille et par dix mille, c'est le

néant que vous obtiendrez toujours. Qu'un cœur sans amour entassé pour se sauver œuvre sur œuvre, c'est au néant qu'il aboutira. Si, dans un naufrage, et sur un vaisseau qui va s'enfoncer dans l'abîme, je vois s'approcher de moi le bateau du sauveteur, j'y jetterai, si je puis, tous les biens que je veux conserver, mais que penserez-vous de moi si je refuse de m'y jeter moi-même, et que me serviront ces trésors arrachés aux flots si la mer doit garder à jamais mon cadavre? Ainsi en est-il de vous, insensés que Dieu veut arracher à ce monde et à l'abîme dévorant du péché. Vous sentez parfois vos pieds qui chancellent, vous comprenez que la mort pourrait venir, alors vous jetez à Dieu vos prières, vos pénitences, vos expiations, vos aumônes et vos richesses, mais vous-mêmes?... Vous-mêmes, attachés à votre idole favorite, à votre passion criminelle, à l'interdit que vous ne pourriez emporter avec vous, vous attendez qu'une dernière vague, que le flot de la mort vous emporte loin de Dieu dans l'abîme éternel!

Je dirai donc : l'essentiel, le plus pressé, ce n'est pas de faire des œuvres de piété, des œuvres que l'on puisse compter, et qui puissent se ranger sous tel ou tel titre. L'essentiel, le plus pressé, c'est de donner son cœur à Dieu, de telle sorte qu'une fois

Dieu possédant le cœur, où qu'on aille et dans quelque sphère qu'on agisse, on serve Dieu. Il faut, mes frères, que l'existence tout entière soit pénétrée par l'esprit chrétien, que ce qu'on appelle l'activité profane et l'activité religieuse non-seulement ne se contredisent pas, mais qu'elles ne soient pas même simplement juxtaposées, que la seconde au contraire pénètre la première. Le secret des vies puissantes c'est de n'être point partagées. Il faut, mes frères, que dans quelque lieu que je vous rencontre, ce soient les mêmes hommes que je retrouve, à vos affaires, dans vos travaux, à votre cercle de famille comme dans l'église où je vous parle aujourd'hui. Pas deux consciences, pas deux justices, pas deux cœurs, mais une seule vie tendant à un seul but; à cette condition votre activité sera féconde, et vos talents se multiplieront entre les mains. Au lieu de vous demander alors : « Quelle œuvre religieuse puis-je fonder? Que puis-je faire d'extraordinaire? » vous ferez en chrétiens ce que vous êtes appelés à faire, pauvres ou riches, petits ou grands de ce monde, députés, magistrats, banquiers, négociants, ouvriers, serviteurs, quelle que soit votre vocation. Hélas! je le sais bien, toutes les vocations ne permettent pas de glorifier Dieu au même degré. Il en est qui sont

décidément coupables, il en est où le mensonge est la règle, et la corruption le but. De celles-là, il faut s'affranchir pour sauver son honneur et son âme. Il en est d'autres qui, en elles-mêmes, n'ont aucun rapport direct avec le service de Dieu. Eh bien, celles-là même il faut les remplir dans un esprit chrétien, et il faut échapper à leur influence desséchante, en sauvant de son temps et de ses ressources tout ce que l'on peut consacrer à un meilleur but, à une destination directement chrétienne. Mais, je le répète, notre effort doit tendre à faire en chrétiens ce que nous sommes appelés à faire. Il peut même arriver que telle œuvre qui semblera profane servira Dieu plus directement et d'une manière plus efficace qu'une œuvre directement religieuse. Je me sers d'un exemple. Un homme au cœur croyant et aimant et auquel Dieu a accordé sa large part des biens de ce monde, se trouve placé dans quelque coin de notre pays au milieu d'une population ignorante et grossière, que la misère et l'ignorance ont profondément dégradée. Par quel moyen va-t-il la relever ? Il pourrait avec les ressources dont il dispose, édifier une magnifique église. C'est ce qu'on aurait fait au moyen âge, dans ce temps où l'idéal de la piété c'était le spiritualisme ascétique et où les misères du corps

semblaient une meilleure préparation à la vie du ciel. Cet homme ne le fait pas. Par indifférence? Non point; mais il sait que ce monument splendide ne portera pas remède aux tentations de toute nature que la misère engendre. Il pourrait élever une maison de refuge, un asile ouvert à tous ceux qui souffrent. Il ne le fait pas. Par dureté? Non point; mais il sait qu'il y a quelque chose de plus nécessaire que de remédier au mal, c'est de le prévenir, et que s'il est salutaire d'endiguer un fleuve qui déborde, mieux vaut encore empêcher, quand on le peut, ses crues rapides et désastreuses. Eh bien, après y avoir réfléchi sérieusement, mûrement, cet homme, ce chrétien consacra sa fortune à transformer ce sol ingrat, à rendre ce désert fertile, à enrôler ces hommes et ces femmes à moitié sauvages pour le travail rémunérateur et moralisateur, travail qui tarit la lèpre de la mendicité. Il y fondera une industrie qu'il dirigera en chrétien, c'est-à-dire en regardant ses ouvriers comme des hommes, comme des auxiliaires, et non pas comme des outils vivants; et là où régnait la misère, là où une population chétive, rachitique, en guenilles, se disputait les maigres produits d'un sol stérile, on entendra le bruit joyeux de l'activité féconde; la maison de briques remplacera la

cabane étroite et malsaine où l'enfant gisait à côté du bétail ; l'église et l'école s'y élèveront tour à tour, et cette œuvre que l'on aurait été tenté d'appeler profane prouvera au monde que selon la parole de saint Paul, « la piété a les promesses de la vie présente et celles de la vie à venir. » (1 Tim. IV, 8.)

Si telle est la nature du travail que Dieu demande, quel est l'homme qui osera dire qu'il ne peut multiplier au service de Dieu les dons qu'il a reçus ? Rien n'est exclu de son royaume, rien excepté le péché. Mettez donc au service d'un maître si bon toutes vos aptitudes et vos forces, ô vous qui m'écoutez, vous surtout, jeunes gens et jeunes filles qui êtes encore à l'âge des grandes espérances et des vastes pensées et qui voyez se dérouler devant vous tout entière cette route de la vie dont nous avons déjà franchi la moitié. Voulez-vous être parmi les inutiles et les parasites d'ici-bas, parmi ceux qui n'ont rien ajouté à ce capital de foi, de dévouement, de noblesse, qui constitue les vraies richesses de l'humanité ? Voulez-vous appartenir à la race des hommes de joie et de proie, à la race de ceux qui dévorent, à la race des hommes de paresse et de stérilité ? Ces hommes, le Dante, le grand poète florentin, les a rencontrés aux portes de l'enfer, et voici comment son guide

lui dépeint leur condition éternelle : « Misérable est l'état des tristes âmes qui vécurent sans infamie ni louange. Elles sont mêlées à la troupe abjecte de ces anges qui ne furent ni rebelles ni fidèles à Dieu, mais qui vécurent pour eux-mêmes. Le ciel les rejette pour qu'ils n'altèrent point sa beauté, et l'enfer n'en veut pas. Le monde n'a point conservé leur souvenir. La justice et la miséricorde les dédaignent. Ne discourons point d'eux, mais regarde et passe. » Voulez-vous échapper à cette honte, à cette abjection, à ce néant ? Ouvrez vos cœurs, ouvrez-les tout entiers à l'Esprit inspirateur de l'Évangile. Et vous qui déplorez une vie usée et jusqu'ici perdue, refaites-vous une jeunesse, et renaissiez à l'espérance. Je me rappelle ce mot que le général Desaix mourant adressa à Bonaparte et qui décida de la victoire de Marengo : « Général, la bataille est perdue, mais nous avons le temps d'en gagner une autre. » Vaincus dans la lutte de la vie, esprits sceptiques et blasés, cœurs découragés, à l'œuvre ! Tant que le soleil luit à votre horizon, tant que l'Évangile, ce soleil des âmes, vous éclaire, tant que vous avez un souffle de vie, il est temps d'espérer, il est temps de recommencer, il est temps de compter sur Celui qui répare, qui régénère, qui transforme

le désert en jardin et qui fait jaillir l'eau du rocher même. Lazare était immobile et glacé, il exhalait déjà l'odeur du cadavre, quand le Christ lui dit : « Lève-toi, sors du tombeau ». Ce qui s'est accompli là doit se reproduire à travers les siècles. « Je suis la résurrection et la vie, » a dit le Maître. N'est-ce pas à ceux dont l'âme est morte que s'adresse cette parole ? N'est-ce pas pour tout transformer et tout renouveler que Jésus est venu ? « Si quelqu'un est en Jésus-Christ, dit saint Paul, les choses vieilles sont passées ; voici, toutes choses sont faites nouvelles, et cela vient de Dieu. » (2 Cor. V, 17.)